L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX: rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 23 SEPTEMBRE 1889. 63ème Année

[illegible] & Bonnet,
Propriétaires-Éditeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La., a Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 23 SEPTEMBRE 1889.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an....$12 00
Six mois....6 00
Trois mois....3 00
Un mois....1 00
On s'abonne aussi à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

1 an....$2 00

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an....$3 00
Six mois....1 50
Quatre mois....1 00
Trois mois....75

VENTES DE CE JOUR.

Par W. A. Kernaghan—Au No 531 rue Magazine, entre Ste-Marie et Félicité—Le contenu d'une confiserie et boulangerie, meubles de ménage, comptoirs, vitrines, miroirs, faïences, verrerie, ustensiles de boulangerie, étagères, etc.

L'Assistances publique à Paris, en 1889.

L'administration générale de l'Assistance publique à Paris a fait paraître, en 1887, le recueil des lois, décrets et ordonnances qui la régissent. Elle complète aujourd'hui cet ouvrage par un exposé de tous les services de l'Assistance en 1889. Cet intéressant recueil, préparé par M. le secrétaire général Derouin, sous la direction de M. le docteur Peyron, a été imprimé à Montévrain par les petits typographes de l'école d'Alembert. C'est un attrait tout particulier de ce fascicule, qu'il soit ainsi, tout achevé, sorti des mains des enfants moralement abandonnés, que l'Assistance publique élève et instruit dans son école de Montévrain, où elle forme des ébénistes et des typographes. Le livre est parfait de tout point, très correctement imprimé et présenté avec beaucoup de goût et d'élégance.

On souhaite que les ébénistes soient également bien instruits dans leur métier et aussi les jardiniers et les vanniers de Villepreux et les petites couturières d'Yzeure, car l'Assistance publique a aujourd'hui quatre véritables écoles professionnelles: Villepreux, Montévrain, Yzeure et Alençon, seconde école de typographie, en tout 250 élèves, dont 93 filles. Un représentant de la *République française* a, un jour, visité Villepreux, où il a été reçu par l'excellente musique des enfants; il a admiré leurs jardins, leurs fleurs et leurs fruits. Il peut dire que ces produits de leur art valaient bien, en leur genre, les livres sortis des presses de Montévrain, s'il est permis de comparer à des livres les pêches et les fraises; et c'est une pensée bien touchante et morale que l'on a eue de fonder ces écoles pour les petits moralement abandonnés. Aucune autre œuvre ne fait plus d'honneur à l'Assistance publique et à la ville de Paris.

Tout ceci est une parenthèse qui nous a un peu éloignés du sujet. Le livre que nous avons sous les yeux contient le tableau complet de tous les services de l'Assistance publique, de toutes ses créations depuis les hôpitaux et hospices de Paris jusqu'aux installations des enfants assistés dans douze ou quinze départements, jusqu'à l'établissement si intéressant de Berck-sur-Mer et à la ferme-école de Ben-Chicao, près de Médéah, dans la province d'Alger.

En dehors de ses propres écoles, l'Assistance publique a des pupilles qui apprennent la faïencerie à Choisy-le-Roy; la cristallerie à Bar-sur-Aube, à Bayel, à Croismare, à Nancy, à Vierzon; la cordonnerie à Beaufai (Orne); la passementerie à Nîmes; les fleurs artificielles à Bois-Colombes; et c'est une tâche, on le comprend, bien délicate et difficile de surveiller de si loin ces enfants, de ne pas les perdre de vue, de correspondre avec leurs patrons, d'assurer leur avenir. Si l'Assistance publique n'a pas toujours été récompensée de ses soins, si des accidents regrettables se sont produits quelquefois, il est prouvé que l'expérience est excellente dans son ensemble et qu'on fera bien de la développer encore. Combien d'enfants qui semblaient réservés au plus mauvais sort, sont devenus des hommes honorables et ont trouvé des situations fructueuses, en quittant l'Assistance publique, qui met tout son zèle à les placer, après les avoir élevés et instruits!

La statistique de la population secourue à Paris forme un chapitre sur lequel nous avons une observation à présenter. L'auteur du tableau compte en tout 406.213 personnes secourues, tant indigentes que malades ou infirmes, dans les hospices et hôpitaux, ou aidées à domicile. Mais on ajoute: "Ce chiffre de 406 213 est supérieur au chiffre réel des individus, car une même personne est comptée dans ce nombre à des titres divers." En effet, au cours de la même année, elle peut obtenir un ou plusieurs secours du bureau de bienfaisance, avoir été traitée comme malade, soit à domicile, soit à l'hôpital, ou avoir été admise définitivement dans un hospice.

Le nombre paraît bien considérable, en réalité, de ceux qui sont secourus non pas deux ou trois fois seulement, mais un beaucoup plus grand nombre de fois en une même année. N'est-il pas vrai que la misère est un cercle de fer d'où il est difficile de sortir quand on y est entré par malheur, par accident, par vice ou par paresse? Ce sont, presque toujours, des mêmes figures que l'on revoit dans les bureaux d'assistance. "La direction ne pourrait-elle pas, dit notre confrère, rechercher les moyens de faire une sorte de ventilation dans tous les genres de secours accordés par elle, afin de nous dire approximativement le nombre des personnes secourues et non pas le nombre des secours accordés?

"Au lieu de 406,213, nous n'aurions, peut-être, que la moitié, peut-être le tiers de ce nombre. Ce serait là la vraie statistique et elle serait pleine d'enseignements."

Le trafic du Canal de Suez en 1888.—Pendant l'année 1888, 3.440 navires, dont 1.715 venant de la mer Rouge, jaugeant ensemble 6.640.832 tonneaux (jauge nette) ont traversé le canal de Suez et ont versé dans la caisse de la Compagnie la somme de 65.102.273 francs. Les mois pendant lesquels le tonnage des navires passés a été le plus fort, sont mars, avril, mai et septembre. Pendant l'année 1887, le nombre des navires ayant traversé le canal avait été de 3.137 et leur tonnage net collectif de 5 millions 903.024 tonneaux, ce qui donne 303 navires de plus et 747.808 tonneaux en faveur de 1888. Le pavillon anglais occupe le premier rang avec 2.625 navires d'une jauge nette collective de 5.223.254 tonneaux. La France occupe le second rang avec 187 navires représentant 837.317 tonneaux; l'Italie vient en troisième avec 148 navires jaugeant ensemble 267.737 tonneaux, mais il est à remarquer que, sur ce nombre, il y a 104 navires de guerre représentant 163.267 tonneaux, ce qui fait qu'en ne considérant que les 40 paquebots et les deux navires de commerce qui ont passé le canal, l'Italie n'occuperait que le sixième rang. Viennent ensuite la Hollande avec 128 navires (217.912 tonneaux), l'Autriche-Hongrie avec 58 navires (122.740 tonneaux), l'Espagne avec 26 (63 401 tonneaux), la Norvège avec 39 (49.257 tonneaux), la Russie avec 16 vapeurs (17.594), la Turquie avec 29 navires (22.811 tonneaux), etc., etc.

Les enfants sont curieux:

—Qu'est-ce donc qu'une dame d'honneur, demandait, à son père, Toto, qui vient d'avoir cinq ans.

—Mon enfant, c'est une dame qui doit accompagner partout la souveraine, lui tenir compagnie, lui lire les journaux, enfin ne la quitter jamais.

—Alors, répond Toto, M. Oscar est la dame d'honneur de ma tante Clairette!

Monsieur offre à sa moitié une magnifique paire de jarretières dont la boucle est garnie de brillants en or fin:

—Oh! mon ami! s'écrie madame confuse, des jarretières si riches! je n'oserai jamais les mettre pour aller en ville.

—Pourquoi donc?

—On ne les [illegible].

FEUILLETON.

CALOMNIÉE

PAR JEAN COURTIL

(Suite.)

—Mon oncle, dit Anna, venez voir ma mère. Tout à l'heure, elle a souri à Georges et semblait nous reconnaître. N'est-ce pas, Georges, je n'exagère pas?

—Non, vraiment, répondit celui-ci; ma tante va de mieux en mieux.

Je vais constater ce mieux, répondit en souriant M. de Marcilly.

Et il monta voir sa belle-sœur.

Mme de Ploernel, assise sur son lit, avait les yeux beaucoup moins égarés que la veille.

Un nouveau bouquet qu'on lui avait apporté était posé à côté d'elle. Marie avait lissé les magnifiques cheveux de sa maîtresse et les avait ensuite noués en torsade. Incontestablement, il y avait une grande amélioration dans l'état de la malade, et la guérison marchait avec une rapidité surprenante.

Tout allait donc pour le mieux, et dans la villa on se sentait heureux. M. de Marcilly lui-même subissait l'influence du contentement qu'on y avait: il était tendre pour Anna, expansif avec Georges qui ne l'avait jamais vu ainsi.

Après le dîner, on pria Anna de chanter. Elle choisit l'air des "Bijoux" de *Faust*. Georges, très bon musicien, l'accompagnait au piano. M. de Marcilly, transporté de joie et d'admiration, alla spontanément aux jeunes gens; il prit la main de son fils et embrassa tendrement Anna. Son cœur les unissait en cet instant.

Pourquoi faut-il toujours une ombre au bonheur?.... L'ombre était la haine de Mme de Marcilly. Comment arriverait-on à la vaincre?

Seul, le général souriait. Il connaissait le moyen et attendait impatiemment le lendemain pour se confier au père de Georges.

A onze heures, ces braves gens se séparèrent à regret, et Anna se rendit dans la chambre de sa mère auprès de laquelle se tenait la vieille Marie.

XXII

Le lendemain, au No 90 de la rue Monceaux, régnait une activité inaccoutumée. Le général, éveillé de bonne heure, donnait ses ordres à Jean. Pour la première fois, depuis quinze ans, on allait déjeuner dans la grande salle à manger: la vieille et magnifique argenterie du général figurerait à table. Le vieillard avait son idée. Ce n'était pas par ostentation qu'il désirait qu'on étalât un grand luxe. Jean servirait seul; par ses soins constants et journaliers, ce domestique était devenu le confident, presque l'ami de son maître, et ce qui devait assurer le bonheur du général était ardemment désiré par lui.

Le général regardait à chaque instant la pendule. Son impatience se trahissait par des exclamations énergiques. Il allait dévoiler à M. de Marcilly le plan qu'il avait formé et grâce auquel il espérait bien conquérir celui-ci à ses idées. Sa grande fortune était le meilleur argument, et il jouissait à l'avance de la surprise de son convive, quand il lui apprendrait le chiffre de ses revenus.

Le général était colossalement riche et n'en tirait aucune vanité. Sa fortune ne l'avait pas empêché d'être malheureux; il vivait confortablement, mais sans attirer aucunement l'attention sur lui. Prodigue pour les autres, il ne refusait jamais de secourir une infortune; il donnait avec modestie et la plupart du temps anonymement, afin de ne pas forcer à la reconnaissance les malheureux qu'il soulageait: son nom ne figurait jamais dans les journaux. Ses domestiques seuls connaissaient les libéralités de leur maître et ne le trahissaient pas.

Eux aussi étaient des favorisés. Le général n'attendait pas sa mort pour les enrichir chaque année. En dehors de leurs gages, il plaçait sur la tête de chacun une somme d'argent et leur constituait une petite rente qui leur permettrait de vivre sans travailler; mais aucun n'aurait voulu quitter le général. Tous se seraient jetés au feu pour leur chef. C'étaient d'anciens compagnons d'armes, choisis parmi les meilleurs; ils avaient pour le général un culte qui allait jusqu'à l'adoration.

A midi sonnant, le coupé de M. de Marcilly s'arrêta devant l'hôtel.

Le général s'était fait porter dans la salle à manger: autant que possible, il évitait d'exciter la compassion. Il était assis dans un fauteuil roulant, de sorte que Jean n'avait qu'à l'approcher de la table.

Celle-ci était dressée avec un luxe sévère et de bon goût. M. de Marcilly admira beaucoup l'argenterie. Il y en avait aussi chez lui, mais il était enrichi d'hier et son service sentait le parvenu. Sa femme aimait trop ce qui attirait l'œil.

—Monsieur de Marcilly, lui dit le général, nous allons d'abord déjeuner, et sur la fin j'aurai l'honneur de vous prier d'écouter mes confidences et de vous associer au projet que j'ai formé. J'avais hâte de vous connaître; les jeunes gens ont généralement les appréciations fort justes, et votre fils et votre nièce font un grand éloge de vos excellentes qualités. Je vous ai offert mon amitié, vous l'avez acceptée; aujourd'hui j'entends recourir à la vôtre.

—Je vous suis profondément reconnaissant, général, d'une amitié que vous ne devez pas accorder à tout le monde.

Les deux convives firent honneur au déjeuner, qui était excellent. On servit le café à la suite, pour ne pas déranger le général.

—Jean, dit celui-ci à son domestique, vous pouvez maintenant aller déjeuner, vous aussi.

Le domestique une fois parti, le général, avec sa franchise habituelle, aborda carrément la question.

—Monsieur, dit-il à M. de Marcilly, je vais, en deux mots, vous raconter mon histoire. En 1870, j'ai eu le malheur de subir une double amputation. J'aurais peut-être mieux fait de me brûler la cervelle plutôt que de subir cette mutilation, car mieux vaut mourir que d'être un objet de répugnance à tous; mais je suis Breton, je crois en Dieu; j'avais encore ma femme et mes enfants que j'adorais, et je me suis condamné à vivre. Dans la même année, j'ai été éprouvé cruellement. Mon jeune fils, à peine sorti de Saint-Cyr, fut tué à Champigny. Deux ans après, ma fille, une enfant charmante, mourait à son tour. Je l'avais mariée à l'homme qu'elle aimait. Amoureux fou de celle qu'il épousait, mon gendre nous avait dissimulé que sa poitrine était atteinte. La phtisie se déclara peu de mois après son mariage. Ma pauvre enfant eut l'affreuse douleur de perdre son mari, auquel elle ne put survivre. Trois mois après la mort de ma fille on enterrait ma femme.

Comment ai-je résisté à ces désastres? je n'en sais rien. J'ai vécu depuis dans une solitude qui n'a jamais été troublée. Mes vieux et fidèles serviteurs avaient ordre de ne pas me parler, et ils observaient scrupuleusement la consigne donnée. Cependant Jean insistait timidement pour me faire sortir. Pendant sept ans j'ai résisté. Mon vieux serviteur, qui ne me quittait jamais, dépérissait à vue d'œil. Pour lui, plutôt que pour moi, j'ai consenti à me laisser voiturer au bois de Boulogne.

J'étais oublié, et personne ne s'occupait de moi. Tous les jours, Jean me conduisait lui-même. Il avait découvert en plein Bois un endroit retiré où les promeneurs n'affluaient pas. Nous y revenions toujours, et je respirais du moins un air pur sous ces ombrages.

Parfois, notre retraite était envahie. C'étaient nos mauvais jours. Il y a un mois environ, nous trouvâmes deux dames assises dans ce coin solitaire. Tout d'abord, ennuyé, j'allais donner ordre de chercher une autre place; mais, comme j'étais exposé à rencontrer partout des promeneurs, je me résignai, et, involontairement, j'observai ces deux jeunes femmes. La mère paraissait triste, soucieuse; la jeune fille elle-même, malgré son extrême jeunesse et sa grande beauté, n'avait plus cette gaieté qu'on aime tant à cet âge. Évidemment, ces femmes n'étaient pas heureuses. Quels chagrins pouvaient-elles avoir? Leur mise était simple, mais convenable et de très bon goût. C'étaient certainement des femmes du monde.

Le général continua en ces termes:

—La jeune fille, de son côté, me regardait avec pitié et intérêt; il y avait une grande bonté dans ce regard enfantin, et moi, qui n'avais parlé à personne depuis quinze ans, je trouvai moyen de [illegible]. La mère me regarda d'abord avec surprise, mais, voyant un infirme traîné dans une voiture, elle eut pitié à son tour et voulut bien me répondre.

Ce jour-là, ma promenade fut agréable: la jeune fille ressemblait à ma chère morte, et c'était un bonheur pour moi de la contempler.

Le lendemain, impatient de les revoir, je retournai au Bois; j'espérais retrouver mes deux inconnues. Mon espoir fut déçu. Je revenais chaque jour.... Enfin, je les revis!.... Nous échangeâmes nos confidences. Pour la première fois, je racontai mes chagrins et j'intéressai la jeune fille en lui faisant le récit de notre triste guerre de 1870.

Mme de Ploernel paraissait encore plus triste qu'à notre première rencontre. Je me permis de la questionner à ce sujet; elle ne répondit pas, mais la jeune fille, dans un élan de confiance charmante, dit à sa mère avec vivacité:

"—Pourquoi ne dirions-nous pas à monsieur ce qui nous attristait tout à l'heure? Mère chérie, tu trouvais notre cousine trop jeune pour être un appui et nous conseiller. Monsieur est vieux; on voit bien qu'il est bon, confions-nous à lui."

Les paroles de cette enfant me firent venir les larmes aux yeux.

Mme de Ploernel me confia alors l'hostilité qu'elle rencontrait de tous côtés depuis le retour de sa fille. Le jour même, elle venait de subir un nouvel affront, et cette pauvre femme en était profondément humiliée. Elle se demandait pourquoi on était ainsi envers elles. Elle ne voulait pas comprendre que la beauté splendide de votre nièce était la cause honteuse des mauvais sentiments qui leur étaient manifestés.

Je n'ai plus de famille, monsieur. Je résolus de donner à ces deux femmes le bien-être et le luxe qui contribuent tant au bonheur. Je me décourageais en me disant que jamais Mme de Ploernel ne voudrait accepter la fortune que je désirais mettre à sa disposition. Je n'avais aucun titre à me poser directement en protecteur. La Providence s'est servie d'un moyen cruel pour venir à mon secours.

Mme de Ploernel avait été atteinte de folie; Anna eut la bonne inspiration de m'écrire ses chagrins et de me demander un conseil: on voulait placer sa mère dans une maison de fous, et elle s'y opposait: "—Je suis certaine, m'écrivait-elle, que vous me donnerez raison de ne pas abandonner ma mère."

Vous savez le reste, monsieur, et vous avez bien voulu approuver l'invitation que j'osais à peine formuler et dont l'acceptation me comblait de joie. Je me suis attaché d'autant plus profondément à vos parentes qu'elles ont souffert sans l'avoir mérité. Je veux qu'elles aient leur part de bonheur à leur tour, et que le réveil à la raison de Mme de Ploernel reste affranchi de toute préoccupation.

J'ai, comme vous allez voir, toutes les ambitions. Je désire me créer une famille. Mon rêve maintenant est d'avoir autour de moi des petits enfants dont je me croirais le grand-père, et je pense que votre fils Georges ne serait pas malheureux d'épouser sa jeune cousine. Que dites-vous de ce projet, mon cher monsieur?

—Il comblerait tous mes vœux, général. La grande difficulté viendrait de ma femme.

—Qu'objecterait-elle contre ce mariage?

—Je suis honteux de revenir sur les événements douloureux qui ont eu des conséquences si graves sur l'organisation de Mme de Ploernel. Ma femme n'a pu comparer sa nièce à ses filles sans éprouver une jalousie folle; mais, comme elle n'ose avouer la véritable raison de sa haine subite, le prétexte est la pauvreté d'Anna et la crainte que notre fils n'en devienne amoureux et ne veuille l'épouser.

—Me permettez-vous de vous adresser une question délicate?

—Nous sommes réunis, général, pour parler en toute franchise.

—Combien donnez-vous à votre fille?

—Je compte lui donner un million et demi et l'avantager encore plus tard....

Je vous avoue que, ces jours derniers, j'avais de grandes ambitions pour Georges; mais Anna me séduit tellement que je souscrirai, pour ma part, au désir de mon fils s'il veut épouser sa cousine, quoiqu'elle n'ait pas de dot.

—Eh bien! moi, cher monsieur, comme je n'ai qu'une enfant à doter, je veux offrir à mon ami Georges le double de ce qu'il aura lui-même, en le priant d'habiter cet hôtel, que j'ajouterai à la dot. Je lui imposerai, toutefois, de me loger par-dessus le marché. Je suis persuadé que cette condition ne lui répugnera en rien.

M. de Marcilly eut un mouvement qu'il ne put réprimer.

Est-ce que le général aurait la folie des richesses? Comment admettre qu'il pût faire un sacrifice aussi considérable? Il savait qu'il était riche, mais il ne s'attendait pas à la proposition qui lui était faite.

Le général le regarda en souriant.

—Cher monsieur, je lis votre pensée sur votre visage. Rassurez-vous, je ne suis pas fou, et cela ne me gênera nullement de faire le sacrifice que j'annonce. Ce chiffre de trois millions est juste celui des économies que j'ai faites en quinze ans. J'ai une fortune considérable. Je ne m'amuse pas, avec mes infirmités, à éblouir Paris de mon luxe; mes goûts sont modestes et je vis simplement; mon monde est heureux autour de moi, et je n'arrive pas à dépenser le quart de mes revenus. Je vous ai prié de venir déjeuner pour vous demander votre appui, afin que mes projets ne soient pas contrariés.... Me le promettez-vous?

—Comment vous exprimer ma reconnaissance, général?.... Je suis si ébloui d'une semblable proposition pour mon fils que je crois rêver....

—Je pense, dit le général, qu'il convient de laisser ignorer le bonheur que nous réservons à nos jeunes gens jusqu'au rétablissement de Mme de Ploernel. Si sa guérison, cependant, devait être retardée indéfiniment, nous aviserions. Vous êtes le chef de la famille, le tuteur de votre nièce, et nous ne ferons pas trop languir nos deux amoureux. Je suis le confident des enfants, et je vous réponds qu'ils seront heureux tous les deux.

M. de Marcilly, abasourdi de cette immense fortune qui tombait ainsi du ciel, ne trouvait plus un mot à dire. Pouvait-il rêver pour son fils une fiancée plus adorablement belle qu'Anna? Les plus magnifiques châteaux en Espagne se déroulaient dans son imagination: son fils pourrait avoir toutes les ambitions; il serait député, ministre. Lui, nouvel enrichi, si fier de l'argent qu'il avait gagné, il admirait le général Morand, si modeste en sa richesse. Il souriait d'avance à l'ébahissement de Mme de Marcilly quand elle apprendrait qu'Anna avait trois millions de dot et des espérances encore plus grandes, puisque son père adoptif n'avait aucune famille. Le silence imposé par le général lui coûtait à garder. Quoique peu communicatif, il éprouvait, cette fois, un violent désir de tout raconter à sa femme.

—Général, dit le père de George, ne croyez-vous pas qu'il serait bon d'instruire Mme de Marcilly de vos bienveillantes intentions? Voyant le prodigieux parti que devient sa nièce, elle sera heureuse du bonheur de son fils et elle cessera ses hostilités. Si sa haine ne désarme pas, l'intérêt de son enfant la contraindra à ne plus attaquer Mme de Ploernel.

—Je vous laisse juge de cette question, cher monsieur, et même, si vous le désirez, je ferai une démarche de conciliation auprès de Mme de Marcilly. Pour assurer la réalisation de mes vœux, je ne reculerai devant rien.

Le général comprenait qu'il lui fallait des alliés pour faire accepter sa combinaison par le monde si aisément soupçonneux, et pour écarter de nouvelles calomnies de Mme de Ploernel.

M. de Marcilly fut ravi de cette pensée du général.

—Je crois en effet, dit-il, que si vous voulez bien consentir à parler vous-même à ma femme, toutes les difficultés seront aplanies. Quand on a causé quelques instants avec vous, général, les plus endurcis reviennent de leurs injustes préventions.

—C'est convenu, mon cher monsieur, je ferai ma visite quand vous me le direz, et, avant de nous séparer, buvons à la santé de Mme de Ploernel, au bonheur de nos enfants et à la réussite de nos efforts communs!

Le général sonna, et Jean vint apporter à M. de Marcilly sa canne et son chapeau.

—Je vous verrai sans doute cette après-midi à la villa? lui dit le général.

—Oui, certes!

—Au revoir donc et à tout à l'heure!

Ils se quittèrent enchantés l'un de l'autre.

Après le départ de M. de Marcilly, le général eut une ombre dans sa joie, et il s'assombrit un instant en pensant à l'attentat projeté par M. de Pontbriand.

—Je le ferai passer par un petit chemin, se dit-il, qui le rendra doux comme un agneau, et je le tiendrai si bien que je [illegible] ce beau monsieur de [illegible] de faire du mal à qui que ce soit.

XXIII

En rentrant chez lui, M. de Marcilly trouva sa famille réunie au salon. M. de Pontbriand donnait son avis sur différents objets de toilette que Marie lui montrait. On s'entretenait des personnes qui auraient l'honneur d'une invitation au mariage. Il ne s'agissait plus que de fixer le jour de la cérémonie nuptiale.

Gontran, avide de toucher la dot, demandait à abréger les détails; Mme de Marcilly, voulant lui être désagréable, faisait des objections. Ce mariage convenait à sa vanité, mais elle en voulait à Pontbriand de son hypocrisie.

M. de Marcilly paraissait radieux. Il se mêla à la conversation et donna son avis, qui satisfit pleinement Gontran.

—Puisque votre mariage est décidé, annonça-t-il, à quoi bon attendre? Nous sommes à la fin de mai; mariez-vous fin juin; vos amis seront encore à Paris, et nous aurons une noce dont on parlera. La coutume est, je crois, d'avoir deux filles d'honneur: je vois bien Irma pour remplir cet office.... Oh! pensez-vous la seconde?

—J'ai pensé, dit Marie, à Aline de Vilsoisy. Elle est d'une grande famille, c'est une amie d'enfance, nous allons aux mêmes cours. Elle ne me refusera pas ce service.

—Pourquoi cette jeune fille, puisque tu as ta cousine? C'est à elle plutôt qu'il faudrait t'adresser.

Marie fit la moue.

—Il me déplairait, dit-elle, que ce fût Anna. On s'est trop occupé de sa mère, ces temps derniers.... Il me serait désagréable qu'on vît ma cousine à mes côtés.

M. de Pontbriand ajouta:

—Vous vivez dans un monde d'affaires, monsieur, où les cancans glissent sans vous parvenir; moi, je suis un boulevardier, obligé d'entendre les propos qui circulent sur les uns et les autres. Je vous affirme que l'hostilité est générale contre vos parentes. Serait-il adroit à Mlle Marie, qui entre, par notre mariage, dans le monde de l'aristocratie, si sévère aux convenances, de la braver, dès le début, en protégeant une cousine dont on déplore les inconséquences, pour ne pas dire plus?....

—Que reproche-t-on, en définitive, à Mme de Ploernel? dit avec un grand calme M. de Marcilly. Sortie depuis un mois de pension, qu'a donc pu faire ma jeune nièce pour que votre monde se préoccupe ainsi d'elle?

—J'en appelle, répondit M. de Pontbriand, à Mme de Marcilly, qui n'eût pas chassé sa belle-sœur sans une raison sérieuse.

M. de Marcilly, toujours maître de lui, se retourna vers sa femme.

—A votre tour, ma chère amie. Il faut, en effet, une cause grave pour vous être décidée à une aussi douloureuse exécution. Je serais curieux de la connaître.

Mme de Marcilly lança à son futur gendre un regard foudroyant; méchamment, il déchargeait sa responsabilité sur elle. Cependant, elle eut la loyauté de répondre, avec l'arrière-pensée de vexer Gontran.

—J'avoue avoir obéi à un mouvement de colère, motivé par une scène d'un ordre tout intime entre ma belle-sœur et moi, et qui n'attaquait nullement sa respectabilité.

—Cependant, si j'ai bien compris M. de Pontbriand, reprit M. de Marcilly, c'est de ce renvoi seul, que datent les bruits calomnieux, qui ont eu le triste résultat de rendre folle une malheureuse femme. Puisque le mal vient de nous, nous devons le réparer, et je serais reconnaissant à mon futur gendre de braver un peu son monde, en laissant à ma nièce la place qui lui est due à titre de notre plus proche parente.

M. de Pontbriand s'inclina sans répondre. Il ne voulait pas lutter ouvertement avec un beau-père qui donnait à sa fille une si superbe dot.

M. de Marcilly prit son silence pour un acquiescement à sa volonté et sortit en disant à sa femme:

—Si vous avez quelques instants à vous, veuillez, je vous prie, monter dans mon cabinet. J'aurai à vous parler.

Curieuse de ce que pouvait lui confier son mari, Mme de Marcilly le rejoignit presque aussitôt. Elle le trouva marchant de long en large dans son cabinet, très nerveux; mais il avait sur sa physionomie une expression de joie qui l'intrigua.

M. de Marcilly, sûr de son triomphe final, prit un malin plaisir à prolonger l'attente de sa femme.

—Ma chère, lui dit-il, l'autre soir au sujet de notre fils, vous m'aviez manifesté votre crainte qu'il ne devînt amoureux d'Anna. Est-ce que son mariage avec votre nièce aurait votre désapprobation?

—Et j'espère bien qu'elle aurait aussi la vôtre, répondit sa femme, déjà inquiète du tour que prenait la conversation. Vous n'auriez pas plus que moi, je pense, la faiblesse de consentir à une union aussi disproportionnée?....

—Pas sous le rapport de la naissance. Vous êtes d'ancienne noblesse, et la mienne est toute récente. Ce mariage se trouverait dans les mêmes conditions que celui de Marie avec M. de Pontbriand.... et vous acceptez ce gendre avec joie....

—Ce n'est pas du tout la même chose. D'abord, il reste à Gontran une vingtaine de mille francs de rentes, et Anna n'a absolument rien. Puis, M. de Pontbriand donne à Marie un nom illustre, et notre nièce, une fois mariée, ne portera plus le sien. Georges a une position brillante et peut prétendre à une riche héritière. Officier, appelé peut-être à un très grand avenir, il y aurait crime, de notre part, à lui laisser faire une sottise dont il se repentirait toute sa vie.

—Et si je vous disais que votre nièce sera trois fois plus riche que Georges?

—Je vous répondrais que vous êtes fou! N'êtes-vous pas le subrogé tuteur d'Anna? Vous savez qu'il ne reste à ma belle-sœur qu'une somme de soixante mille francs que vous avez eu la bonté de lui placer à cinq du cent. Du côté de la famille de mon père, et par conséquent de la mienne, différemment, je ne vois rien à attendre.

—Tout cela est vrai, mais il se fait parfois d'étranges revirements dans les destinées. J'ai déjeuné ce matin chez le général Morand. C'est un excellent homme que j'apprécie particulièrement. Il m'a confié ses projets. Anna lui rappelle une fille qu'il a perdue, et il s'est attaché à notre nièce. Ce vieillard, seul dans la vie, s'est pris de compassion en même temps pour Mme de Ploernel. Il veut se faire une famille de ces dames. Il m'a dit que si notre fils épouse sa cousine, il lui donnera trois millions de dot. En outre, son immense fortune ira à sa mort à nos enfants. Notez que ces trois millions dont le général fait le sacrifice n'entament même pas son capital. Ce sont les économies qu'il a faites, depuis quinze ans qu'il vit retiré du monde.

Mme de Marcilly, suffoquée par l'émotion, baissait la tête et restait silencieuse. Sa belle-sœur et Anna pourraient-elles lui pardonner sa haine? Ferait-elle le malheur de son fils en s'opposant à un projet aussi magnifique? Mais quelle revanche pour Anna! A quoi celle-ci n'allait-elle pas pouvoir prétendre désormais?

M. de Marcilly jouissait de la stupéfaction de sa femme; il avait ménagé habilement ses effets. Il attendait impatiemment qu'elle se décidât à lui répondre.

—C'est un conte de fée que vous me racontez, murmura enfin Mme de Marcilly. Le général est-il réellement décidé à donner cette fortune à ma nièce, et lui-même est-il donc si riche?

—Il compte vous faire part lui-même de ses intentions. Il s'agit maintenant, ma chère amie, de vous réconcilier avec vos parentes. Le général désire que les enfants ignorent ses projets jusqu'à la guérison de Mme de Ploernel. Nous sommes donc seuls à connaître ses intentions généreuses. Vous pouvez, dans l'intérêt de vos relations futures, jouer un rôle de désintéressement en donnant votre consentement au mariage de Georges avec sa cousine. Vous tâcherez ensuite de faire oublier à Anna le mal que vous avez fait à sa mère.

—Dès aujourd'hui j'irai voir ma belle-sœur, et dans l'intérêt de mon fils, dans son intérêt seul, répéta Mme de Marcilly, je vais essayer de faire oublier à cette petite l'antipathie qu'elle m'inspire.

M. de Marcilly ne se donna pas la peine de relever le dernier mot de sa femme. L'important était de la rallier à son opinion. Que ce fût son cœur qui parlât ou que ce fût l'intérêt qui la fît agir, cela lui était parfaitement égal.

—Faites pour le mieux, se contenta-t-il de répondre, et ne vous formalisez pas si on ne vous laisse pas pénétrer dans la chambre de Mme de Ploernel. Les ordres des médecins sont formels à cet égard; on doit éviter à la malade tout ce qui serait de nature à lui causer une nouvelle émotion.

Mme de Marcilly quitta son mari aussi soumise qu'elle s'était montrée revêche au début de la conversation. Elle passa dans la chambre de ses filles et les instruisit de la visite qu'elle allait faire à sa belle-sœur.

Ce fut une explosion de colère de la part de ces demoiselles. Elles comptaient sur l'appui de leur mère pour contrecarrer la volonté de M. de Marcilly au sujet de leur cousine. Et cet appui leur manquait tout à coup.

—Pourquoi vous rangez-vous ainsi du côté de notre père pour nous être désagréable? dit Marie encore plus surexcitée que sa sœur contre M. de Marcilly. N'est-ce pas assez de le voir si injuste quand il s'agit de nous et si engoué des vertus de Mme de Ploernel? Cette malheureuse, après avoir essayé de séduire mon fiancé, nous a pris l'affection de mon père. Il faut convenir que ma tante et elle ont des chances inespérées. Les voilà recueillies, entretenues par un vieillard riche, un Don Quichotte sans jambes, et vous trouvez cela si naturel que vous vous empressez d'aller saluer le vice triomphant! Le monde sera moins miséricordieux que vous, et nous n'avons pas besoin de calomnier ces femmes; elles vont d'elles-mêmes au-devant de la calomnie. Attendez au moins, ma mère, que j'aie épousé Gontran, sinon Anna viendra me l'arracher à nouveau.

—Je te remercie, ma chère Marie, dit Irma, du bon avis que tu donnes. Quand tu ne seras plus ici, moi j'y serai, et je ne tiens pas plus que toi à voir cette pécore faire montre de sa beauté, de ses talents et continuer ses coquetteries sur le fiancé que j'aurai à mon tour choisi.

—Vous n'avez rien à redouter de cela, mes enfants, dit Mme de Marcilly. Si votre cousine songe à quelqu'un, c'est à votre frère, et votre père désire aussi ardemment que lui ce mariage.

—Et vous laisseriez Georges l'épouser, cria Marie au comble de la surprise et de l'indignation. Si cette fille devient notre égale par la fortune, elle ne sera plus abordable, puisque, pauvre, humiliée, c'est encore elle qui nous domine par ses grands airs. Je vous en supplie, ma mère, opposez-vous à la volonté de mon frère, épargnez-moi le supplice de la présence constante d'Anna dans notre famille. Que ce soit de la haine ou de la jalousie que j'éprouve pour elle, je n'en souffre pas moins, et vous ne voudriez pas que je sois malheureuse!

—Mes pauvres enfants, vous déraisonnez complètement toutes deux, et votre jalousie m'a fait commettre des violences que je déplore aujourd'hui. J'ai juré à votre père de garder le secret sur une confidence qu'il vient de me faire. Quand vous saurez ce qu'il en est, vous ne désapprouverez plus ma conduite.

—Et ce prétendu mystère vous contraint à donner votre consentement à un aussi sot mariage pour mon frère?

Mme de Marcilly avait grande envie de confier à ses filles le bonheur inespéré qui survenait à sa nièce. Mais craignant, au lieu de les calmer, de les exaspérer davantage contre leur cousine, elle coupa court à leurs récriminations en leur répondant qu'il était urgent qu'elle allât rendre visite à sa belle-sœur, et que rien ne la ferait changer de résolution à ce sujet.

—Seulement, ajouta-t-elle, vous connaîtrez d'ici peu le motif qui me fait agir, et vous vous expliquerez ma conduite.

Miles de Marcilly haussèrent les épaules et, comme flèche du Parthe, Marie lança à sa mère cette phrase, qui dans sa bouche était encore plus ridicule que comique.

—S'incliner devant des femmes perdues, c'est attirer soi-même le mépris qu'elles ont mérité.

XXIV

Le général, sûr de l'assentiment de M. de Marcilly, ne songeait plus qu'à la réalisation de ses projets. Ils étaient ancrés dans son esprit et s'il eût fallu y renoncer, c'eût été pour lui une déception aussi douloureuse qu'inattendue. Depuis son déjeuner avec le père de Georges, il était radieux; ce vieillard allait être entouré de jeunes êtres qui l'aimeraient. Chaque jour il s'ingéniait à donner à ses enfants d'adoption une surprise nouvelle.

Il fallait maintenant hâter autant que possible la guérison de Mme de Ploernel. Il lui tardait d'être heureux. Il se fit conduire à la villa, ayant hâte de constater par lui-même que l'amélioration de la malade continuait. Il fallait aussi s'entendre avec le concierge pour accélérer la tentative de M. de Pontbriand et ne plus songer qu'au bonheur, quand Mme de Ploernel aurait recouvré la raison.

Le concierge lui apprit que sa grande—c'est ainsi qu'il désignait Pontbriand—était revenu, et qu'ils avaient décidé qu'on tenterait l'aventure le lendemain au soir. Le concierge s'était conformé en cela aux instructions de son maître.

—Alors, c'est bien pour demain? dit le général.

—Oui, et j'ai feint de choisir ce jour de préférence à un autre, en disant que j'étais instruit, par vos domestiques, que vous donniez un dîner rue de Monceau, et que la jeune fille resterait seule.

—Merci, mon garçon, je saurai vous récompenser. Veillez bien à donner à votre client pleine et entière satisfaction.

—Soyez tranquille sur ce sujet, mon général.... Il me croit aussi canaille que lui; je discute comme un usurier le prix de l'infamie qu'il me propose; j'exige qu'il me remette l'argent dès qu'il aura le pied à l'étrier, et je lui ai même dit que, s'il ne tenait pas ses engagements envers moi, je lui ferais un très mauvais parti.

Le général se mit à rire.

Il se fit conduire dans le jardin et trouva Anna assise sur un banc et travaillant à un menu ouvrage de broderie.

—Je n'ai plus que de bonnes nouvelles à vous donner, mon bon général, dit-elle. Le docteur sort d'ici, et j'ai compris qu'il désirait vous voir, tant il est fier de son succès. Je l'ai engagé à dîner ce soir, pour qu'il ait la joie de vous apprendre que ma mère nous reconnaît maintenant. Nous étions auprès de son lit, attendant son réveil; elle a ouvert les yeux, je me suis approchée, elle m'a regardée, elle m'a souri et a dit distinctement: "Anna". Je désirais rester auprès d'elle.... j'étais si heureuse! Mais notre bon docteur m'a recommandé, au contraire, de la laisser sous la garde de Marie et de ne plus provoquer aujourd'hui de nouvelles émotions. Il faut que ses idées s'équilibrent d'elles-mêmes dans sa tête et on ne doit pas la fatiguer. Voilà pourquoi j'ai pris mon ouvrage, et voici au moins deux heures que je suis dans l'attente de votre arrivée. Mon ferme espoir dans la prochaine guérison de ma mère, m'a remis en mémoire ma résolution. Je suis décidée à partir, et le plus tôt, je crois, ne sera que le mieux.

—Pourquoi vous presser, mon enfant, ne vous trouvez-vous pas bien ici?

—Je m'y trouve trop bien, général. Je m'habituerais vite au luxe qui m'entoure, aux visites journalières de Georges que je reçois sans être sauvegardée par la tendresse vigilante de ma mère. Plus je retarderais le départ, plus notre séparation à tous serait douloureuse, du moins en ce qui me touche. Je suis trop heureuse, chez vous, général, je le répète, et ce bonheur ne m'est pas dû.

En parlant ainsi, Anna fondit en larmes.

—Il y aurait peut-être moyen de tourner les choses à bien, répondit le général. Votre oncle vous aime beaucoup, et donnera certainement à son fils son consentement à votre mariage.

—Général, reprit la jeune fille, vous m'aimez comme un père, donnez-moi le courage d'accomplir avec dignité un sacrifice nécessaire à la vie et au bonheur de ma mère, et ne me bercez pas d'illusions qui ne s'accordent que trop avec ce que j'éprouve intérieurement. Mon oncle, il est vrai, consentirait à m'avoir pour sa fille, mais ma tante nous a voué une haine implacable, et je dois mettre ma mère à l'abri de ses méchancetés. Faites donc que je m'éloigne le plus tôt possible. Plus je resterai ici, plus mon sort sera malheureux ensuite.

—En attendant l'heure de ce douloureux sacrifice, ma chère enfant, si nous allions voir un instant votre bonne mère, ou seulement l'entrevoir, pour ne pas transgresser les ordres du médecin.

Anna se leva. En passant auprès d'une fontaine, elle y trempa son mouchoir, et souriante à travers ses larmes, humecta à plusieurs reprises ses beaux yeux, afin qu'on ne s'aperçût pas qu'elle avait pleuré.

La vieille Marie trônait au chevet du lit de Mme de Ploernel. Depuis que cette dernière avait reconnu sa fille, elle n'avait pas parlé; ses regards se fixaient avec intelligence sur les objets qui étaient autour d'elle. Elle se demandait évidemment dans quels lieux elle avait été transportée.

Le général ne put résister au désir d'entrer. On déposa son fauteuil auprès du lit de la malade.

—Eh bien! ma chère dame, cela va mieux, n'est-ce pas?

—Merci, général, répondit Mme de Ploernel sans aucune hésitation.

Le général, visiblement étonné de cette réponse catégorique, voulut continuer à l'interroger. Mme de Ploernel se tut de nouveau. Dans ce cerveau fatigué, la raison ne persistait pas, et il était imprudent de forcer la malade à une attention soutenue.

La vieille servante regardait le général avec une expression de triomphe. Dès le premier jour, quand on désespérait, elle avait dit qu'elle guérirait sa maîtresse. Maintenant elle s'attribuait en partie l'honneur de cette cure.

Anna allait quitter la chambre avec le général quand on vint frapper discrètement à la porte, et Jean annonça que Mme de Marcilly attendait au salon que Mlle Anna voulût bien la recevoir. La jeune fille rougit, et devint très pâle ensuite. Que venait faire sa tante? Lui reprocher sans doute les visites de Georges.... Son cœur battait à rompre sa poitrine, et elle regardait anxieusement le général comme pour lui demander aide et protection.

Le général, moins surpris qu'Anna, savait bien que si Mme de Marcilly venait à la villa, c'est qu'elle avait été prévenue par son mari, et qu'elle arrivait animée des meilleurs sentiments pour ses parentes.

—Ne vous alarmez pas ainsi, ma chère petite. Votre tante vient sans doute vous témoigner ses regrets de sa dureté envers votre pauvre mère, pour votre oncle et votre cousin. Ne la recevez pas mal. Dans quelques instants je me ferai transporter au salon, et vous me présenterez à cette femme si redoutable. Je vous promets de la rendre douce comme un agneau.

—J'étais trop heureuse, général.... Que vient-elle faire ici?

—Ne vous tourmentez pas à l'avance, c'est sans doute une bonne intention qui l'amène.

Anna secoua la tête avec doute. Mais elle était brave; elle fit taire ses répugnances et alla au salon retrouver Mme de Marcilly. La jeune fille n'était pas craintive comme sa mère. Instinctivement, elle s'était tracé une ligne de conduite, et forte de son innocence, elle se sentait résolue à ne supporter aucune allusion blessante.

Mme de Marcilly, troublée devant l'attitude un peu fière qu'avait prise Anna involontairement, alla néanmoins au-devant d'elle et l'aborda ainsi:

—Ma chère enfant, j'ai appris la maladie de ma belle-sœur. Je me reconnais coupable envers elle.... Voulez-vous me pardonner, ma chère enfant?.... Voudrez-vous aussi exprimer mes regrets à votre mère dès qu'elle sera en état de le comprendre?

Anna, qui s'attendait à quelque dureté, fut presque confuse de l'attitude qu'elle avait eue d'abord. Son bon cœur l'emporta sur sa rancune, et émue en même temps que surprise d'un changement inattendu elle embrassa sa tante pour toute réponse.

—Alors, vous ne m'en voulez plus, ma chère petite? dit Mme de Marcilly.

—Ma mère va mieux, ma tante. Puisque Dieu a eu pitié de moi, je serais ingrate envers lui de me souvenir.

Mme de Marcilly, suffisamment humiliée, donna un autre cours à la conversation et parla de ses filles. Tes cousines voulaient m'accompagner, j'ai préféré venir seule aujourd'hui; tu les verras cette semaine et j'espère que vous serez bonnes amies maintenant.

—J'étais disposée à les aimer, ma tante, ce sont elles qui n'ont pas voulu de moi.

—Tout cela vient d'un malentendu, ma chère enfant; si tu veux bien oublier le passé, tu reconnaîtras que tes cousines sont meilleures que tu ne le crois.

Anna ne répliqua pas. La tante était trop insinuante. Le premier moment d'émotion passé, elle se méfiait d'une subite tendresse dont elle ne pouvait s'expliquer la cause.

—Le général Morand, si dévoué pour ta mère, est-il ici? demanda Mme de Marcilly. Je serais très aise de le connaître. Ton oncle l'aime beaucoup.

—Qui pourrait ne pas l'aimer, ma tante? Il est impossible de rencontrer un homme aussi bon. Je suis impuissante à exprimer au général ma reconnaissance et la profonde affection que je lui ai vouée.

—La petite futée! pensa Mme de Marcilly, elle a su, par ses cajoleries, accaparer le bonhomme! Ah! si mes filles avaient l'adresse insinuante de ma nièce, pareille chance aurait pu leur arriver?.... Viens-t-il souvent, chère petite?

—Tous les jours, ma tante. Du reste, vous allez le connaître; il sait que vous êtes ici, et vous allez le voir.

Anna avait à peine achevé sa phrase qu'on entendit les porteurs dans l'escalier.

La jeune fille alla au-devant du général avec une sollicitude que sa tante remarqua, et qui fut attribuée à de la ruse. Décidément, Anna était une fille adroite qui savait tirer son épingle du jeu.

Le général eut un bon sourire pour Anna et salua courtoisement Mme de Marcilly.

Celle-ci fut très étonnée de le voir ainsi. Elle s'attendait à trouver un vieillard sans volonté, et démoralisé autant que podagre. Au lieu de cela, elle voyait un homme dont la tête, encore fort belle, exprimait la franchise et la bienveillance.

Le général était trop intelligent pour qu'on pût songer à jouer devant lui la comédie des grands sentiments.

Mme de Marcilly se promit donc d'être naturelle. C'est ce qu'elle avait de mieux à faire.

Le général, désirant causer avec elle, dit à Anna que sa vieille bonne avait une communication à lui faire.

La jeune fille comprit l'intention du vieillard et se retira discrètement.

Resté avec Mme de Marcilly, le général prit la parole:

—Je vous remercie, madame, d'être venue, dit-il. Monsieur votre mari vous a mise, sans doute, au courant de mes intentions, et j'espère avoir en vous une alliée.

—Oui, général, mon mari m'a fait part de la générosité avec laquelle vous en usez envers ma nièce....

—Et envers votre fils, madame. Le seul moyen, je crois, d'obtenir le consentement de Mme de Ploernel sera de faire accepter la donation par Georges. Votre belle-sœur serait d'autant plus embarrassée qu'elle a beaucoup souffert des bruits calomnieux dont elle a été victime.

Mme de Marcilly rougit.

Le général feignit de ne pas s'apercevoir de son embarras et continua:

—Mon avis—et ce doit être le vôtre, madame—serait de demander Anna à sa mère avant de mettre Mme de Ploernel au courant de mes projets; laissez lui ignorer que vous savez que sa fille sera mon unique héritière....

—Sans restriction? interrogea Mme de Marcilly.

—Sans aucune restriction. Je suis libre, indépendant, et, le jour du contrat, je remettrai entre les mains de mon notaire l'acte qui assurera à Georges et à Anna, après ma mort, la totalité de mes biens.

—Que de bonté, général! Quelle reconnaissance nous vous devons!....

—Aucune, madame.... J'assure mon bonheur personnel en me créant une famille. Je suis sûr que mes deux enfants ne seront pas ingrats. J'habiterai chez eux, ils respecteront mes manies, et je m'engage, de mon côté, à leur laisser leur entière liberté. Anna ne veut pas épouser son cousin sans votre consentement; elle avait même pris la résolution de se retirer en Bretagne. Il serait bon, dès à présent, de lui laisser voir que vous n'êtes plus hostile aux projets de votre fils.

—Aujourd'hui, général, je ne dirai rien à ma nièce; ma visite suffit. Demain, je reviendrai et je tâcherai d'amener mes filles, quoiqu'elles soient encore excitées contre leur cousine.

—Et elles le seront davantage encore, pensa le général, quand elles sauront ce qui en est.... Mais, alors, elles dissimuleront leur haine, et ce sera autant de gagné.

L'entretien terminé, le général fit prévenir Anna.

La jeune fille reconduisit sa tante. Elle lui fit traverser le jardin, eut l'amabilité de lui cueillir un bouquet, et Mme de Marcilly embrassa tendrement sa nièce.

—Je reviendrai demain.... tous les jours maintenant, lui dit-elle, et je compte sur toi, ma chérie, pour me réconcilier avec ta mère....

Anna revint en courant auprès du général. Elle espérait que son vieil ami lui dirait pourquoi il était resté seul avec sa tante, mais le général ne répondit que par monosyllabes aux questions de la jeune fille qui dut renoncer à satisfaire sa curiosité. Alors sa pensée alla à son cousin. Pourquoi n'arrivait-il pas? Il était en retard; le docteur aussi, et l'heure du dîner approchait.

—Pensez-vous que mon cousin vienne? demanda-t-elle au général.

—Mais sans doute, chère petite, puisqu'il doit dîner avec nous.

—Il est peut-être malade?

—C'est peu probable; sa mère nous l'eût dit.

—C'est étrange; jamais il n'est venu aussi tard.

—Et cela vous préoccupe? Quand vous serez éloignée de lui, il faudra cependant vous accoutumer à ne plus le voir tous les jours; songez bien au sacrifice que vous voulez faire au repos de votre mère, puisqu'un retard de quelques heures vous agite et vous tourmente à ce point.

—Vous avez raison, général. Je ne suis pas raisonnable, car je souffre et j'ai envie de pleurer. Vous voyez que j'arrive à trop l'aimer et que je dois partir au plus vite.

Georges se présenta sur ces entrefaites.

—Le voilà, le beau retardataire! s'écria le général Morand aussi joyeux qu'Anna. Nous allons le gronder de se faire attendre ainsi.

—Oh! non, mon bon général, supplia la jeune fille toute confuse, ne lui dites pas que je l'aime.

—Bonjour général, bonjour Anna. Je craignais en vérité de ne pouvoir même dîner avec vous. Mon colonel et le service ont pris presque toute ma journée.

—Une journée, justement, où nous avions de bonnes nouvelles à vous apprendre, dit Anna. Ma mère m'a reconnue, elle a reconnu aussi le général. Puis j'ai eu la visite de votre mère.

—Qu'est-elle venue faire? demanda Georges avec inquiétude. Sur pied dès le matin, j'ai revêtu mon uniforme et je n'ai pas eu le temps de retourner à l'hôtel reprendre une tenue bourgeoise. Pourquoi ma mère est-elle venue?

Ce fut le général qui répondit:

—Rassurez-vous, mon cher capitaine; Mme de Marcilly est venue ici animée des meilleures intentions du monde; elle a été très tendre avec votre cousine et fort aimable pour moi; elle a promis de revenir demain et a demandé à Anna d'oublier les différends qui ont existé. La paix est signée.

Georges, étonné de cette visite si peu en rapport avec les idées de sa mère, réfléchissait et se demandait s'il ne fallait pas se défier et si cette démarche ne cachait pas une nouvelle perfidie contre ses parentes. N'osant exprimer une pareille pensée, il resta soucieux sans réussir à dissiper ses craintes.

Au même instant, le docteur arriva et fit diversion à la tristesse de Georges en parlant de Mme de Ploernel. Il annonça au général que maintenant on pouvait espérer d'un moment à l'autre le réveil à la raison de la pauvre folle.

Jean vint annoncer que mademoiselle était servie. Les convives passèrent dans la salle à manger. Le général, préoccupé, parla peu; mais Georges, heureux de se retrouver auprès de sa cousine, reprit sa gaîté et amusa le docteur et Anna en racontant quelques anecdotes drôles, dont ses camarades de promotion étaient les principaux personnages. A la fin du repas, le général se tourna vers les jeunes gens:

—Mes enfants, leur dit-il, je suis un peu souffrant et j'ai besoin d'une petite consultation de notre bon docteur. Je ne veux pas vous ennuyer du récit de mes infirmités; j'ai ma vanité de malade et je serais honteux d'être un vieux goutteux, allez donc faire un tour dans le jardin pendant ma confession.

Le docteur regarda le général avec surprise. Celui-ci avait bonne mine, avait bien dîné et ne paraissait pas avoir besoin de ses soins; le vieux soldat devina la pensée de son hôte.

—Le corps ne souffre pas, docteur, l'esprit seul travaille et j'ai besoin de vous. Il s'agit du bonheur d'Anna, que je veux défendre contre un misérable. Voulez-vous m'aider? Nous allons tenter une grosse partie qui peut avoir ses périls.

—Parlez, général, et comptez sur moi. De quoi s'agit-il?

—L'autre jour, vous étiez présent quand mes domestiques m'ont appris les allées et venues d'un individu qui est suspect à plus d'un titre. Je leur avais donné des instructions, au cas où ce monsieur reviendrait à la charge. Ça n'a pas été long. Le lendemain, il a fait ses confidences au concierge de la villa. Cet homme s'appelle M. de Pontbriand. Il est fiancé à la sœur de Georges. Il avait vu Anna deux ou trois fois et avait renoncé à Mlle Marie pour demander notre petite amie en mariage. Refusé, il est devenu un ennemi acharné des dames de Ploernel; il les a décriées, salies. Sa vengeance n'est pas encore satisfaite; il lui faut le déshonneur d'Anna, et voici ce qu'il veut tenter demain au soir:

"Il a remis à mon concierge cette poudre que je vous prie d'analyser et qui doit, dit-il, endormir Anna. A onze heures, il pénétrera dans le parc. Le concierge doit lui ouvrir la grille; la fenêtre de la chambre d'Anna aura été laissée entr'ouverte; une échelle aura été mise à portée, et le misérable ainsi secondé aura toute facilité pour accomplir son abominable attentat.

"Voilà le plan de cet homme, docteur. Il avait tout prévu, et si je n'avais pas des domestiques dévoués, Anna appartiendrait sans défense à ce misérable gredin.

"Ma première idée était d'instruire MM. de Marcilly de l'infamie de cet homme. J'ai écarté bien vite cette pensée. Mlle Marie est folle de ce garçon; elle ne renoncera pas à son mariage. D'un autre côté, je ne veux pas exposer la vie de Georges contre celle d'un misérable qui, à mon avis, mérite certainement le bagne. Il vaut mieux laisser cet homme accomplir son forfait, nous serons là pour veiller, et c'est nous qui le recevrons. Je suis décidé à le tuer comme un chien s'il ne reconnaît pas par écrit le crime qu'il aura essayé de commettre. Voulez-vous, docteur, passer ici la nuit de demain? Si cette poudre n'est pas dangereuse et qu'il n'y ait pas d'inconvénient, nous la ferons prendre à Anna et à sa vieille servante pour qu'elles n'aient pas l'épouvante de ce qui se passera. Anna, dès aujourd'hui, sera installée dans une autre chambre, et nous, nous resterons pour dicter nos conditions à ce M. de Pontbriand.

—Et s'il avoue son crime par écrit, dit le docteur, qu'en ferons-nous?

—Je le laisserai épouser Mlle Marie, qui ne vaut guère mieux que son fiancé. L'important est qu'il ne puisse plus nuire à mes protégées.

—Général, je suis à vos ordres. A quelle heure dois-je me rendre ici demain?

—Le Pontbriand croit que je donne un dîner rue Monceau. Il est indispensable qu'il ignore notre présence ici. Moi, j'y viendrai de bonne heure. J'ai une seconde entrée à la villa; elle est dissimulée par un bosquet presque impénétrable. C'est par là que vous entrerez à sept heures du soir. Le plus difficile est de retenir Georges chez lui demain au soir. Comment faire pour ne pas exciter ses soupçons?

—Mon Dieu, général, c'est bien simple. Invitez-le à déjeuner ici demain matin, sous prétexte que vous aurez des convives à votre hôtel. M. Georges comprendra qu'il ne peut venir dîner seul en tête-à-tête avec sa cousine.

—Comment n'ai-je pas trouvé cela moi-même, dit en riant le vieillard. On forme tout un plan et on se noie dans un détail. Maintenant, nous pouvons appeler nos amoureux. Je suis sûr qu'ils ne se plaignent pas de la longueur de notre entretien.

Le docteur alla à leur rencontre et revint avec eux. A leur vue, le général sourit.

—Eh bien! enfants, je crois qu'il est temps de se dire adieu, et comme demain je donne à dîner rue Monceau, vous viendrez, mon cher Georges, en compensation de notre dîner habituel, déjeuner ici avec votre cousine et moi. C'est convenu, n'est-ce pas? Notre invasion matinale ne vous contrariera pas, dites, ma chère Anna?

—Vous savez bien le contraire, général. A demain, Georges.

La jeune fille leur tendit à tous la main et remonta dans sa chambre. Elle avait hâte de s'y retrouver seule et de se redire dans le silence de la nuit les charmantes confidences que son cousin lui avait faites.

XXV

M. de Pontbriand n'était nullement [illegible]; tout lui souriait.

Sa belle-mère était redevenue charmante; son mariage allait être prochainement célébré. Le soir même il mettrait le comble à sa joie en accomplissant son projet. Il allait assouvir sa vengeance et ne se rendait pas un compte exact de ses sentiments pour Anna. Était-ce de l'amour? était-ce de la haine? Comment lire jusqu'au fond du cœur de ce misérable? Lui-même se connaissait-il? L'idée fixe qui ne le quittait pas le jour, qui le hantait la nuit, était la possession de la jeune fille. Il savourait à l'avance sa jouissance; il voyait les nudités exquises de cette vierge déjà presque femme. Sa splendide beauté serait à lui, bien à lui, et cela sans danger, grâce à la complicité d'un mercenaire.

Pontbriand alla passer sa matinée chez Mme de Marcilly. Il fut très tendre et empressé pour Marie. Il proposait des promenades, des parties de plaisir, rien ne laissait soupçonner une agitation intérieure. Si le général eût pu l'observer en ce moment, il eût été effrayé de la profonde dissimulation de cet homme.

Avant d'aller déjeuner à la villa, Georges, de son côté, venait d'avoir une longue conversation avec sa mère. Il était joyeux et surpris de la transformation qui s'était opérée en elle, et, sans en deviner le motif, il profitait de ses bonnes dispositions pour l'entretenir de son ardent amour.

Elle l'assura qu'il n'avait à craindre aucune opposition de sa part, et que son bonheur ne dépendait plus que du consentement de M. de Marcilly. Elle fit l'éloge du général, s'étendit sur la beauté et les qualités d'Anna. C'était une métamorphose complète.

Georges courut faire part au général et à Anna de ces bonnes nouvelles. Ils déjeunèrent gaiement. Anna était radieuse.

—Tout ce qui nous arrive d'heureux, disait-elle, c'est au général que nous le devons. Si nous parvenons à être l'un à l'autre, Georges, nous ne pourrons jamais assez aimer notre bienfaiteur.... Comprenez-vous que ma tante soit devenue subitement si douce?......Pourquoi, Georges, paraissiez-vous triste, hier, quand nous vous avons annoncé sa visite?

—Je ne pouvais pas croire à mon bonheur, Anna; mais aujourd'hui mes angoisses sont dissipées. Ma mère me connaît, elle sait que je ne supporterai pas la moindre raillerie à votre sujet; elle m'a affirmé, ce matin, que vous seriez ma femme adorée; elle viendra vous le dire tout à l'heure......Pourvu que ma tante veuille bien lui pardonner et oublier le passé!......

Il était dans les idées du général que Georges rentrât de bonne heure chez lui, afin de s'y rencontrer avec M. de Pontbriand. Il pensait que ce dernier interrogerait habilement le capitaine, afin d'être assuré de la sincérité des affirmations du concierge. Il l'engagea à partir avant l'arrivée de Mme de Marcilly. Il était adroit, disait-il, qu'il ne fût pas présent à l'entretien que sa mère devait avoir avec sa nièce.

Georges était si content qu'il était de l'avis de tout le monde. Il promit de revenir le lendemain de bonne heure et de consacrer sa journée à Anna.

De retour rue Oudinot, Georges monta au salon. Il voulait savoir si sa mère était toujours dans l'intention d'aller voir Anna.

M. de Pontbriand n'avait pas quitté le salon. Il avait déjeuné dans la famille de Marcilly et comptait y dîner.

On vint prévenir Marie que sa couturière l'attendait pour un essayage.

Georges offrit à Gontran de passer au fumoir pendant la courte absence de sa sœur.

Les deux hommes, étendus sur les coussins d'un divan turc, échangèrent d'abord quelques rares paroles. Ensuite, Gontran demanda à Georges si, contre son habitude, il dînerait le soir dans sa famille.

—Je compte lui faire cet honneur, répondit en riant le capitaine.

—Tu ne dînerais donc pas chez ta tante?

—Non. J'y ai déjeuné. Ce soir, le général ne sera pas à sa villa, et les convenances exigent que je m'en abstienne également.

—Comment va Mme de Ploernel?

—Elle est en pleine voie de guérison. Nous n'avons jamais eu de fous dans notre famille, et, pour un cas aussi accidentel, le docteur affirme que la guérison sera rapide.

—Tant mieux! et je t'en félicite de tout mon cœur, car tu aimes beaucoup tes parentes....

—J'ai une grande affection pour ma tante et j'adore ma jolie cousine. Je puis te l'avouer maintenant: tu vas épouser ma sœur, et tu m'approuveras de chercher, comme toi, le bonheur dans le mariage.... Nous vieillissons, mon cher; il est temps de songer à cette grave question.

—Et ta personne obtient le consentement de ta famille?

—J'en suis absolument sûr, mon bon. J'ai celui de ma mère, le plus difficile à obtenir. Quant à mon père, c'est lui qui me remerciera de lui donner une si charmante belle-fille.

Si Georges avait observé son ami, il eût remarqué l'expression de haine qui se peignit à ce moment sur son visage.

—Ah! le mariage est décidé! semblait se dire le misérable. On verra si ce brillant capitaine voudra encore demain d'une fille souillée, déshonorée!...

Pontbriand, d'un autre côté, voyait une sorte d'ironie à son adresse dans les confidences de Georges.

Gontran ne se trompait qu'à demi. Georges, en effet, avait une certaine rancune contre Pontbriand, non de ce que celui-ci avait demandé Anna en mariage, mais parce qu'après sa disgrâce, il avait diffamé Mmes de Ploernel. L'espionnage de Gontran autour de la villa lui avait répugné et il trouvait une secrète joie de le vexer en l'instruisant de ses projets d'union avec sa jolie cousine. Ne pouvant soupçonner le crime que son futur beau-frère méditait, il espérait que l'annonce seule de ce dénouement mettrait fin à toute hostilité contre Mmes de Ploernel.

Georges était loin de se douter des tempêtes qui agitaient l'âme de celui à qui il s'ouvrait de la sorte. Gontran dissimulait sa haine sous un sourire de commande. Le capitaine, en une seconde, s'était fait de cet homme un ennemi implacable.

Marie vint surprendre son frère et son fiancé au fumoir. Charmée de leur bonne intelligence, après la froideur qui régnait entre eux depuis quelques jours, elle fut reconnaissante à Georges des avances faites à Gontran. Sa mère avait su apaiser ses filles en les instruisant de la fortune inespérée d'Anna. Marie observait son frère avec une sorte d'admiration envieuse. Sa future opulence lui en imposait, et si sa haine pour Anna en était augmentée, elle comprenait qu'il fallait dissimuler. Cette parvenue s'inclinait instinctivement en présence du veau d'or. Elle avait écrasé de son dédain sa cousine lorsqu'elle était pauvre; sans cesser de la haïr, elle était prête, maintenant qu'elle était riche, à s'incliner devant sa beauté et ses millions.

—Ma mère est allée voir ma tante, dit-elle à son frère.

Ce mot "ma tante" sembla lui écorcher les lèvres. Depuis le retour d'Anna, elle disait toujours avec affectation: "Mme de Ploernel!"

Gontran la regarda avec humeur; cette condescendance l'irritait. Marie n'était donc plus une révoltée!

Georges remercia sa sœur du regard. Sans s'expliquer les causes d'un tel changement, il en appréciait les effets. Ce simple mot prouvait une détente dans les sentiments de Marie.

M. de Pontbriand ne se contenait plus; une colère sourde l'envahissait. Il avait besoin d'être seul, de marcher au grand air. S'il restait, sa fureur éclaterait malgré lui, il se trahirait. Il prétexta un violent mal de tête et le besoin de prendre un peu d'exercice. Il rentrerait guéri sans aucun doute; il allait revenir le plus vite possible, puisqu'il avait la joie de dîner avec sa chère Marie.

Quand Marie et Georges se trouvèrent seuls, sa sœur lui dit:

—Ma mère m'a confié ton désir d'épouser Anna. Puisqu'elle doit être ta femme, je vais essayer de revenir sur mes préventions et tâcher de l'aimer. Peut-être me suis-je exagéré l'action de ma cousine; mon plus gros grief était cette promenade à l'Exposition et l'air conquérant de M. de Pontbriand. J'ai feint de pardonner à mon fiancé et il est juste que je ne fasse pas retomber sur ma cousine seule l'humiliation que j'ai éprouvée.

—Je te remercie, ma chère Marie, et je suis heureux de cette preuve d'affection que tu me donnes. Quand tu connaîtras mieux Anna, j'ai la conviction que tu l'aimeras pour elle et non pour moi. Seulement tu viens de laisser échapper une phrase qui m'étonne. Tu as feint, dis-tu, de pardonner à Gontran. Tu lui en veux donc toujours, et alors pourquoi l'épouses-tu? Avec ta dot, tu es certaine de ne pas manquer de mari. Tu n'auras que l'embarras du choix.

—Oh! reprit amèrement la riche héritière, les maris ne me manqueront pas, mais trouverais-je un homme qui m'aimerait sans ma dot? Je me rends parfaitement compte du caractère de M. de Pontbriand et je n'ai aucune illusion à ce sujet. Il me semble que je le méprise déjà profondément; mais j'épouse son nom qui me donne le titre de marquise et me fait entrer dans la société la plus aristocratique de Paris. Cela a toujours été mon rêve et mon ambition. M. de Pontbriand m'épouse pour ma dot; il me croit assez sotte pour ne pas l'avoir deviné. J'aurai son nom, dit rageusement Marie, et ce gentilhomme ruiné ne jouira que dans une certaine mesure de la fortune que mon père a su nous gagner. Je tiendrai sous ma dépendance ce beau monsieur et je me vengerai des dédains que j'ai supportés pour arriver à mon but.

—Ma pauvre sœur, dit Georges consterné, puisque tu juges Gontran ainsi, il faut rompre ce mariage. Tous les hommes ne sont pas des Pontbriand; tu trouveras un honnête garçon qui t'aimera et saura te rendre heureuse.

—Regarde-moi donc, mon frère, dit-elle dans l'exaltation de sa douleur, et dis si on peut devenir amoureux de moi. J'aurai du moins la joie de me venger, puisque les meilleures joies de l'amour me sont interdites. M. de Pontbriand ne mérite nulle pitié, et tu le sais aussi bien que moi, puisqu'il est venu demander ma main le jour même où il essuyait un refus de ma tante, à qui il avait sollicité celle d'Anna.

—Ma mère a eu tort de te dire cela, dit Georges avec tristesse.

—Ma mère me l'a dit, parce qu'elle méprisait autant que moi son futur gendre. Il l'a si bien trompée! Rira bien qui rira le dernier, et je t'assure que ce n'est pas lui qui rira longtemps de moi.

Là dessus, Marie se retira. Georges avait bon cœur et plaignait sa sœur. Il comprenait jusqu'à un certain point combien Anna avait dû exciter sa jalousie. Mais comme les meilleures natures ont aussi leurs heures d'égoïsme, le souvenir de la rayonnante beauté d'Anna l'enveloppa tout entier. Il ne se donna pas la peine de compatir à l'existence réservée à M. de Pontbriand. Pour lui, il était complètement heureux, et quoiqu'il ignorât encore les intentions du général, il se mettait à l'aimer de tout son cœur.

XXVI

La journée, à la villa, avait eu ses incidents: d'abord, la visite de Mme de Marcilly, qui, suivant les instructions du général, avait fait part à Anna du bonheur qu'elle éprouvait à la pensée de lui donner bientôt le doux nom de fille. Puis, rencontrant la vieille Marie dans l'escalier, la mère de Georges la remercia vivement de son dévouement et des bons soins donnés à Mme de Ploernel.

Marie, étonnée de cette gracieuseté inattendue de la part de cette hautaine créature, grommelait entre ses dents:

—Pour sûr, Mme de Marcilly sait quelque chose que nous ignorons, pour s'être ainsi changée en rayon de miel. Ce n'est pas naturel. Ma maîtresse aura fait quelque superbe héritage; Mme de Marcilly en a connaissance et en fait son profit.

Comme la vieille domestique ne désirait que deux choses au monde: la guérison de sa maîtresse et le mariage d'Anna avec son cousin, elle s'applaudit à son tour du changement apporté par Mme de Marcilly dans ses relations avec ses parentes.

Après le départ de Georges, le général, prétextant des réparations immédiates, engagea Anna à quitter la chambre qu'elle occupait pour s'installer dans une jolie pièce attenante à celle où était Mme de Ploernel.

La jeune fille, qui ne demandait pas mieux que de se rapprocher de sa mère, acquiesça à ce désir, et la vieille servante prit immédiatement toutes les dispositions.

Les émotions douloureuses de toutes sortes n'avaient pas manqué à Anna. La certitude d'épouser son cousin, de guérir sa mère, lui donnait maintenant une joie calme mêlée d'inquiétude. Une nouvelle catastrophe ne viendrait-elle pas la replonger dans son premier découragement?

Le général Morand observait Anna à la dérobée. Habitué à lire à livre ouvert dans ce jeune cœur, il devinait le doute et les craintes dont était encore assaillie la jeune fille.

Le général, de son côté, éprouvait une secrète angoisse à mesure que la nuit approchait. Que se passerait-il à la villa? Certes, toutes les précautions étaient prises, mais que réservait l'imprévu? Il fallait surtout éviter le bruit.

Si Pontbriand était brave et refusait de signer le papier qui le déshonorait, il le tuerait. C'était mérité; mais quel scandale entraînerait cette mort, ce meurtre dans la chambre d'Anna! Le général et ses domestiques raconteraient les faits tels qu'ils étaient. Les croirait-on? Les mauvaises langues auraient beau jeu pour s'acharner à nouveau contre la jeune fille. Georges pourrait-il encore épouser sa cousine?

Le général envisageait la responsabilité qu'il allait prendre. Ce n'était qu'à la dernière heure qu'il en entrevoyait les périls. Pontbriand était un gredin, mais il pouvait n'être pas un lâche.

Décidément, il fallait renoncer au désir de tuer ce misérable. S'il s'obstinait à ne pas signer, on le laisserait garrotté sous la garde des deux domestiques, et le docteur irait chercher MM. de Marcilly. En leur présence, on ferait dégorger ce drôle, et les valets le stigmatiseraient de manière à lui ôter toute envie de revenir.

Le général, bien résolu cette fois, se promit, pour n'avoir pas de tentation, de ne pas prendre de revolver, il ne fallait pas qu'il y eût mort d'homme dans la villa.

A sept heures, ainsi qu'il était convenu, le docteur arriva par la porte dérobée qui lui avait été indiquée. Les domestiques qui devaient participer au drame évitèrent de se montrer le plus possible. Le dîner fut très calme. Les deux hommes affectaient une gaieté qui était loin d'être réelle. Voulant excuser vis-à-vis d'Anna le conte qu'on avait fait à Georges, le général dit au docteur:

—Je devais dîner ce soir à mon hôtel, mais j'ai reçu une dépêche de mon convive qui, subitement indisposé, s'excuse de ne pouvoir se rendre à mon invitation. Sans cela, docteur, Georges aurait eu le plaisir de vous annoncer son mariage avec notre jeune amie. Mme de Marcilly donne son consentement. Guérissez vite notre malade, car, nous avons hâte de la voir heureuse.

Au dessert, on appela la vieille Marie. Le docteur lui adressa différentes questions concernant Mme de Ploernel. Ensuite, le général lui dit.

—Ma chère Marie, nous allons trinquer au rétablissement de votre bonne maîtresse. Jean, servez de la liqueur que voici à ces dames, et donnez au docteur et à moi, deux verres de mon excellent rhum.

Tous choquèrent le verre avec cordialité. Marie, qui ne voulait pas laisser seule Mme de Ploernel, retourna auprès d'elle. Cinq minutes après, un invincible sommeil s'emparait de la domestique.

Anna lutta plus longtemps contre le narcotique. Le docteur et le général avaient entamé une discussion abstraite et ennuyeuse; la jeune fille, par politesse se raidissait contre l'irrésistible besoin de dormir qui s'emparait d'elle, mais, la potion agissant toujours, elle succomba enfin au sommeil.

Le général la contempla avec émotion:

—Docteur, dit-il, voyez comme elle est belle ainsi. Je frissonne malgré moi en songeant au danger auquel cette pauvre petite va échapper; ce misérable lui réservait le dernier des outrages. Nous ne pouvons la laisser ici, et cependant le mouvement la réveillera peut-être.

—N'ayez aucune crainte, général, elle dort profondément et elle ne s'éveillera que demain matin, avec un léger mal de tête qu'une promenade au jardin aura vite dissipé. Avec l'aide de Jean, je vais la transporter dans sa chambre, où nous la déposerons tout habillée sur son lit. Après ça, nous attendrons ensemble les événements.

XXVII

Nous avons laissé M. de Pontbriand en train de calmer ses prétendues douleurs de tête, par une promenade hygiénique. Exaspéré des confidences que Georges lui avait faites, il marchait comme un fou en gesticulant. Quiconque eût rencontré en cet instant le beau Gontran eût hésité à le reconnaître. Arpentant dans sa longueur le boulevard des Invalides, il monologuait tout seul. Sa rage contre son ami était à son comble.

—Ah! se disait-il, tu as voulu me narguer! Imprudent, qui crois pouvoir lutter contre moi!.... Tu es aimé et tu triomphes, mais, ce soir, celle que tu adores sera à moi. Oui, dans quelques heures, Anna sera en ma puissance, subira mes caresses.... A moi ton beau corps de vierge, ma belle dédaigneuse, et demain, morveux, je te rejetterai souillée à ton capitaine!

Il riait d'un rire infernal, à la pensée de son crime, le misérable; il riait d'avance et calculait combien seraient terribles le désespoir, l'humiliation de la jeune fille à son réveil, lorsque, meurtrie et en désordre, elle reconnaîtrait de quel attentat elle avait été victime.

Mais l'heure n'est pas venue d'accomplir le forfait. Pontbriand comprima ses fièvres, se composa un maintien et se rend rue Oudinot. A ce moment, l'image de Marie lui vint à l'esprit, il se